

élevées, les plus fortes, les plus remarquables. Je les traduisais à mesure et rapidement. L'officier semblait frappé de chaque phrase, et nous quitta, promettant d'accomplir fidèlement sa mission. Mais rendra-t-il les expressions, l'accent surtout, dont je fus témoin? L'Empereur en fit rédiger une espèce de note, que l'officier aura trouvé bien faible; auprès de ce qu'il avait entendu d'abondance. La voici :

NOTE. « L'Empereur désire, par le retour du prochain vaisseau, avoir des nouvelles de sa femme et de son fils, et savoir si celui-ci vit encore? Il profite de cette occasion pour réitérer et faire parvenir au gouvernement britannique les protestations qu'il a déjà faites contre les étranges mesures adoptées contre lui.

« 1^o Le Gouvernement l'a déclaré prisonnier de guerre. L'Empereur n'est point prisonnier de guerre : sa lettre au Prince Régent, écrite et communiquée au capitaine Maitland, avant de se rendre à bord du Bellerophon, prouve assez, au monde entier, les dispositions et la confiance qui l'ont conduit librement sous le pavillon anglais.

» L'Empereur eût pu ne sortir de France que par des stipulations qui eussent prononcé sur ce qui était relatif à sa personne; mais il a dédaigné de mêler des intérêts personnels avec les grands intérêts dont il avait constamment l'esprit occupé. Il eût pu se mettre à la disposition de l'Empereur Alexandre, qui avait été son ami, ou de l'Empereur François, qui était son beau-père; mais dans la confiance qu'il avait dans la nation anglaise, il n'a voulu d'autre protection que les lois; et renonçant aux affaires publiques, il n'a cherché d'autre pays que les lieux qui étaient gouvernés par des lois fixes, indépendantes des volontés particulières.

» 2^o Si l'Empereur eût été prisonnier de guerre, les droits des nations civilisées, sur un prisonnier de guerre, sont bornés par le droit des gens, et finissent d'ailleurs avec la guerre même.

» 3^o Le gouvernement anglais considérant l'Empereur, même arbitrairement, comme prisonnier de guerre, son droit se trouvait alors borné par le droit public, ou bien il pouvait, comme il n'y avait point de cartel entre les deux nations dans la guerre actuelle, adopter vis-à-vis

de lui les principes des sauvages qui donnent la mort à leurs prisonniers. Ce droit eût été plus humain, plus conforme à la justice, que celui de le porter sur cet affreux rocher : la mort qui lui eût été donnée à bord du Bellerophon en rade de Plymouth, eût été un bienfait en comparaison.

» Nous avons parcouru les contrées les plus infortunées de l'Europe, aucune ne saurait être comparée à cet aride rocher : privé de tout ce qui peut rendre la vie supportable, il est propre à renouveler à chaque instant les angoisses de la mort. Les premiers principes de la morale chrétienne, et ce grand devoir imposé à l'homme de suivre sa destinée, quelle qu'elle soit, peuvent l'empêcher de mettre lui-même un terme à une si horrible existence ; l'Empereur met de la gloire à demeurer au-dessus d'elle. Mais si le gouvernement britannique devait persister dans ses injustices et ses violences envers lui, il regarde comme un bienfait qu'il lui fasse donner la mort. »

Le bâtiment partant pour l'Europe, chargé de cette note, était le Redpol, capitaine *Desmont*.

Qu'on nous passe l'insipide monotonie de nos plaintes : on les trouvera toujours les mêmes, sans doute ; mais qu'on se dise bien qu'elles ont dû nous causer beaucoup plus d'ennui à répéter qu'on n'en aura à les lire.

Mercredi 25 au Vendredi 27.

Vie de Briars, etc. — Nécessaire d'Austerlitz. — Grand Nécessaire de l'Empereur. — Son contenu. — Objets, libelles contre Napoléon, etc., abandonnés aux Tuileries.

L'Empereur s'habillait de fort bonne heure ; il faisait dehors quelques tours, nous déjeûnions vers les dix heures, il se promenait encore, et nous nous mettions ensuite au travail. Je lui lisais ce qu'il m'avait dicté la veille, que mon fils avait recopié le matin ; il le corrigeait, et me dictait pour le lendemain. Nous ressortions sur les cinq heures, et revenions dîner à six heures, si toutefois le dîner était arrivé de la ville. La journée était bien longue, les soirées l'étaient bien plus encore. Malheureusement je ne connaissais pas les échecs, j'eus un moment envie de les apprendre la nuit ; mais comment, et de qui ? Je me donnai

pour savoir un peu le piquet, l'Empereur s'aperçut bientôt de mon ignorance, il tint compte de mon intention; mais cessa. Quelquefois le désœuvrement le conduisait dans la maison voisine, où les petites demoiselles le faisaient jouer au whist. Plus souvent encore il restait à table après le dîner, et causait assis; car la chambre était trop petite pour s'y promener.

Un de ces soirs, il se fit apporter un petit nécessaire de campagne, en examina minutieusement toutes les parties, et me le donna, disant : « Il y a bien » long-temps que je l'ai, je m'en suis » servi le matin de la bataille d'Auster- » litz. Il passera au petit Emmanuel, con- » tinua-t-il, en regardant mon fils. Quand » il aura trente ou quarante ans, nous ne » serons plus, mon cher; l'objet n'en » sera que plus curieux, il le fera voir et » dira : c'est l'Empereur Napoléon qui » l'a donné à mon père à Sainte-Hélène. » Je me saisis du don précieux, et je lui porte une espèce de culte; je le vénère comme une sorte de relique.

Passant de là à l'examen d'un grand nécessaire, il parcourut des portraits de

sa propre famille, et des présens qui lui avaient été faits à lui-même : c'étaient les portraits de Madame, de la reine de Naples, des filles de Joseph, de ses frères, du roi de Rome, etc. Un Auguste et une Livie des plus rares; une contenance de Scipion et une autre antique du plus grand prix donnée par le Pape; un Pierre-le-Grand, sur boîte, une autre boîte avec un Charles-Quint, une autre encore avec un Turenne; d'autres enfin, dont il se sert journellement, couvertes de médaillons rassemblés de César, d'Alexandre, de Sylla, de Mithridate, etc. Venaient ensuite quelques tabatières où était son portrait enrichi de diamans. Il en chercha alors tout à coup un sans diamans; ne le trouvant pas, il appela son valet de chambre pour qu'on le lui donnât; malheureusement ce portrait se trouvait encore à la ville avec le gros des effets : j'en fus fâché, je pouvais croire que j'y perdais quelque chose.

L'Empereur alors passa en revue plusieurs tabatières de Louis XVIII qui avaient été laissées sur sa table aux Tuileries, lors de son départ précipité. L'une présentait sur un fond noir, en pâte

imitant l'ivoire, et dans une contexture bizarre, le portrait de Louis XVI, de la Reine et de Madame Elisabeth : ils formaient trois croissans adossés l'un à l'autre en forme de triangle équilatéral; une quantité de chérubins fort serrés formaient la bordure extérieure. Une autre boîte représentait une chasse au lavis et croquée, et qui ne pouvait avoir d'autre mérite que la main qui l'avait faite, on la croyait de M^{me} la duchesse d'Angoulême. Une troisième enfin présentait un portrait qui devait être, selon les apparences, celui de la comtesse de Provence. Ces trois objets étaient simples et même communs, et ne pouvaient avoir de précieux que leur historique.

En arrivant à Paris, le vingt mars au soir, l'Empereur trouva le cabinet du Roi dans le même état où il avait été occupé; tous les papiers demeuraient encore sur les tables. L'Empereur fit pousser ces tables dans les angles de l'appartement, et en fit apporter de nouvelles; il voulut qu'on ne touchât à rien, se réservant d'examiner ces papiers dans ses momens perdus. Et comme l'Empereur a quitté lui-même la France sans

rentrer aux Tuileries, le Roi aura trouvé sa chambre et ses papiers à peu près comme il les avait laissés.

L'Empereur jeta les yeux sur quelques-uns de ces papiers. Il y trouva des lettres du Roi à M. d'Avarai, à Madère, où il est mort : elles étaient de sa main, et lui avaient sans doute été renvoyées. Il y trouva aussi d'autres lettres très-confidentielles du Roi pareillement de sa main. Mais comment se trouvaient-elles là? Comment lui étaient-elles revenues? Cela était plus difficile à expliquer. Elles étaient de cinq à six pages, fort purement écrites, de beaucoup d'esprit, disait l'Empereur; mais très-abstraites et fort métaphysiques. Dans l'une, le prince disait à la personne à laquelle il s'adressait : *Jugez, Madame, si je vous aime, vous m'avez fait quitter le deuil.* Et ce deuil, disait l'Empereur, amenait de longs paragraphes d'un style tout à fait académique. L'Empereur ne devinait pas à qui cela pouvait s'adresser, ni ce que ce deuil pouvait signifier; j'étais hors d'état de pouvoir lui donner aucuns renseignemens.

C'est sur une de ces tables que deux ou trois jours après avoir reconfirmé

quelqu'un à la tête d'une institution célèbre, l'Empereur trouva un mémoire de cette personne, qui assurément l'eût empêché de la nommer de nouveau, par la manière dont elle s'y exprimait à l'égard de lui et de toute sa famille.

Il y avait encore beaucoup d'autres pièces de cette nature; mais les véritables archives de la bassesse, du mensonge et de la vilénie se trouvaient dans les appartemens de M. de Blacas, grand-maître de la garde-robe, ministre de la maison : ils étaient pleins de projets, de rapports et de pétitions de toute espèce. Il était peu de ces pièces où l'on ne se fût valoir aux dépens de Napoléon, qu'on était assurément bien loin d'attendre. Le tout était si volumineux, que l'Empereur fut obligé de nommer une commission de quatre membres pour en faire le dépouillement; il regarde comme une faute de n'avoir pas confié ce dépouillement à une seule personne, et tellement à lui, qu'il fût sûr qu'on n'y aurait rien soustrait. Il a eu des raisons de croire qu'il y eût trouvé déjà des indices salutaires sur les perfidies dont il s'est vu entouré à son retour de Waterloo.

On trouva, entre autres, une longue

lettre d'une des femmes de la princesse Pauline. Cette volumineuse lettre s'exprimait fort mal sur la princesse et ses sœurs, et ne parlait de *cet homme* (c'était l'Empereur) que sous les plus mauvaises couleurs. On n'avait pas cru que ce fût assez, on en avait raturé une partie, et interligné d'une main étrangère, pour y faire arriver Napoléon lui-même de la manière la plus scandaleuse; et à la marge, et de la main de l'interligneur, il y avait : *Bon à imprimer*. Quelques jours de plus, probablement ce petit libelle allait voir le jour.

Une parvenue, tenant un rang distingué dans l'Etat, courbée sous les bienfaits de l'Empereur, écrivait en toute hâte à sa *camarade* de même espèce, pour lui apprendre la fameuse décision du Sénat touchant la déchéance et la proscription de Napoléon : « Ma chère amie, » mon mari rentre : il est mort de fatigue; mais ses efforts l'ont emporté, » nous sommes délivrés de cet homme, » et nous aurons les Bourbons. Dieu soit » loué, nous serons donc de *vraies* com- » tesses! etc. »

Parmi ces pièces, Napoléon eut la

mortification d'en rencontrer de très-inconvenantes sur sa personne, et cela de la main même de certains qui la veille étaient accourus près de lui, et tenaient déjà de ses faveurs. Dans son indignation, sa première pensée fut d'imprimer ces pièces, et de retirer ses bienfaits; un second mouvement l'arrêta. « Nous sommes si volatils, si inconséquens, si faciles à enlever, disait-il, qu'il ne me demeurait pas prouvé, après tout, que ces mêmes gens ne fussent pas revenus réellement de bon cœur à moi; et j'aurais peut-être les punir, quand ils recommençaient à bien faire; il valait mieux ne pas savoir, et je fis tout brûler. »

Samedi 28 au Mardi 31.

L'Empereur commence la campagne d'Egypte avec le Grand-Maréchal. — Anecdotes sur Brumaire, etc. — Lettre du comte de Lille. — La belle duchesse de Guiche.

Nous travaillions mon fils et moi avec la plus grande constance. Il commençait à être malade, la poitrine lui faisait mal; mes yeux se perdaient; nous souffrions réellement de notre grande occupation: il est vrai que nous avions fait un travail

étonnant; nous étions déjà presque à la fin des campagnes d'Italie*.

Cependant l'Empereur ne se trouvait pas encore assez occupé, le travail était sa seule ressource, et ce qu'il avait déjà dicté avait pris assez de couleur pour

* Je conserve encore quelques-unes de ces premières dictées de l'Empereur. Bien qu'elles aient éprouvé depuis des variations, et reçu un plus grand développement, ce premier jet n'en est pas moins précieux, ne fût-ce même que par sa comparaison avec les idées arrêtées plus tard. Aussi je ne résisterai pas à les reproduire. On les trouvera jetées pêle-mêle dans ce journal; malheureusement je n'en ai qu'un fort petit nombre; lors de mon enlèvement de Longwood et de la saisie de mes papiers, l'Empereur fit réclamer ce que je pouvais avoir des campagnes d'Italie, pour les soustraire à sir H. Lowe; j'en renvoyai ce qui tomba sous mes yeux. En ayant retrouvé plus tard quelques cahiers dans mes papiers, je fis demander à l'Empereur, au moment de mon départ, qu'il me permit de les garder en souvenir de lui. Il me fit répondre qu'il y consentait avec plaisir, sachant que ce qui demeurait entre mes mains était encore comme si cela n'était pas sorti des siennes. Aussi aucune de ces feuilles ne m'ont-elles quitté, tant que j'ai eu le bonheur de pouvoir espérer qu'il aurait quelque instruction à me faire parvenir relativement aux campagnes d'Italie.

l'y attacher encore davantage. Il allait atteindre bientôt l'époque de son expédition d'Égypte, il avait souvent parlé d'y employer le Grand-Maréchal; d'un autre côté, ceux d'entre nous qui demeuraient à la ville y étaient mal, et s'y trouvaient malheureux d'être éloignés de l'Empereur. Leur caractère s'aigrissait par cette circonstance, et des contraintes de toute espèce venaient ajouter à leur chagrin. Je suggérai à l'Empereur de nous employer tous ensemble à son travail, et d'attaquer ainsi tout à la fois les campagnes d'Italie, celles d'Égypte, le consulat, le retour de l'île d'Elbe. Les heures lui deviendraient plus courtes, ce bel ouvrage, la gloire de la France, marcherait plus vite, et ces messieurs seraient beaucoup moins malheureux. Cette idée lui sourit, et, à compter de cet instant, un ou deux de ces messieurs venaient régulièrement recevoir la dictée de l'Empereur : ils la lui rapportaient le lendemain, restaient à dîner, et lui procuraient ainsi un peu plus de diversion.

Nous nous étions arrangés aussi de manière à ce qu'insensiblement l'Empereur se trouvât un peu mieux, sous bien des rapports. En prolongement de la

chambre qu'il occupait, on dressa une assez grande tente que m'avait fait offrir le général-colonel du 53^e. Le cuisinier de l'Empereur vint s'établir à Briars; on tira du linge des malles, on sortit l'argenterie, et le premier dîner de la sorte se trouva être une petite fête. Mais les soirées demeuraient toujours aussi difficiles à passer; l'Empereur retournait quelquefois dans la maison voisine; quelquefois il essayait de marcher hors de sa chambre; plus souvent encore il y demeurait à causer, cherchant à atteindre dix ou onze heures. Il redoutait de se coucher trop tôt : il s'éveillait alors au milieu de la nuit, et cherchant à fuir ses réflexions, il était obligé de se relever pour lire.

Un de ces jours, à dîner, l'Empereur se trouva sous les yeux une de ses propres assiettes de campagne aux armes royales. « Comme ils m'ont gâté tout » cela! » dit-il en expressions bien autrement énergiques; et il ne put s'empêcher d'observer que le Roi s'était bien pressé de prendre possession de ces objets; qu'à coup sûr il ne pouvait réclamer cette argenterie comme lui ayant été enlevée, qu'elle était bien incontes-

tablement à lui, Napoléon; car quand il monta sur le trône, il ne s'était trouvé nul vestige de propriété royale; en le quittant, il avait laissé à la couronne cinq millions d'argenterie, et peut-être quarante ou cinquante millions de meubles; le tout de ses propres deniers provenant de sa liste civile.

L'Empereur, dans la conversation d'une de ces soirées, a raconté l'événement de Brumaire. J'en supprime ici les détails, parce qu'ils ont été dictés plus tard au général Gourgaud, et qu'on retrouvera l'ensemble de ce grand événement dans la publication des dictées de Napoléon.

Siéyes, qui était un des consuls provisoires avec Napoléon, et qui, à la première conférence, le vit discuter tout à la fois les finances, l'administration, l'armée, la politique, les lois, sortit déconcerté, et courut dire à ses intimes, en parlant de lui: « Messieurs, vous avez un maître! Cet homme sait tout, veut tout et peut tout. »

J'étais à Londres à cette époque, et je disais à l'Empereur que nous y avions conçu de grandes espérances, et que nous avions beaucoup compté sur le dix-

huit Brumaire et sur son consulat. Plusieurs de nous, qui avaient connu jadis M^{me} de Beauharnais, partirent aussitôt pour Paris, dans l'espoir de parvenir, par elle, à exercer quelque influence, ou imprimer quelque direction aux affaires qui se présentaient sous une face nouvelle.

Nous pensâmes généralement, dans le temps, que le Premier Consul avait attendu des propositions de nos princes; nous nous appuyions sur ce qu'il avait été assez long-temps sans se prononcer à leur égard, ce qu'il avait fait plus tard, dans une proclamation, d'une manière accablante. Nous attribuions ce résultat à la gaucherie et à la brutalité de l'évêque d'Arras, le conseiller, le directeur suprême de nos affaires; qui, du reste, de son propre aveu, opérait les yeux fermés, se vantant de n'avoir pas lu, disait-il, une seule gazette depuis nombre d'années, depuis qu'elles ne contenaient que les succès ou les mensonges de ces misérables.

Au moment du consulat, quelqu'un ayant voulu lui donner l'idée de tenter quelques négociations auprès du Consul, par l'intermédiaire de M^{me} Bonaparte,

il repoussa la chose avec indignation et dans les termes les plus sales et les plus orduriers; ce qui força l'auteur de la proposition de lui dire que de telles expressions n'étaient guère épiscopales, et qu'il ne les avait certainement pas lues dans son bréviaire.

Dans le même temps, il apostropha grossièrement le duc de Choiseuil, à la table même du prince, et en fut tancé tout aussi vertement; le tout parce que le duc de Choiseuil, sortant des prisons de Calais, et échappant à la mort par le bienfait du Consul, terminait les renseignemens que lui demandait le prince sur Bonaparte, en protestant que pour lui désormais il ne pourrait plus désavouer une reconnaissance personnelle.

L'Empereur disait à tout cela qu'il n'avait jamais songé aux princes; que les phrases auxquelles je faisais allusion étaient d'un des autres Consuls, et sans motif particulier. Que nous semblions, au dehors, ne nous être jamais douté de l'opinion du dedans; que s'il eût eu pour les princes des dispositions favorables, il n'eût pas été en son pouvoir de les accomplir. Toutefois, il avait reçu, vers

ce temps-là, des ouvertures de Mittau et de Londres.

Le Roi lui écrivit, disait-il, une lettre qui lui fut remise par Lebrun, lequel la tenait de l'abbé de Montesquiou, agent secret de ce prince à Paris. Cette lettre, extrêmement soignée, disait: « Vous tardez beaucoup à me rendre mon trône. Il est à craindre que vous ne laissiez écouler des momens bien favorables. Vous ne pouvez pas faire le bonheur de la France sans moi, et moi je ne puis rien pour la France sans vous. Hâtez-vous donc, et désignez vous-même toutes les places qui vous plairont pour vos amis. »

Le Premier Consul répondit: « J'ai reçu la lettre de Votre Altesse Royale; j'ai toujours pris un vif intérêt à ses malheurs et à ceux de sa famille. Elle ne doit pas songer à se présenter en France; elle n'y parviendrait que sur cent mille cadavres. Du reste je m'empresserai toujours à faire tout ce qui pourrait adoucir ses destinées et lui faire oublier ses malheurs. »

L'ouverture de M. le comte d'Artois eut plus d'élégance et de recherche

encore. Il dépêcha la *duchesse de Guiche*, femme charmante, très-propre, par les grâces de sa figure, à mêler beaucoup d'attraits à l'importance de sa négociation. Elle pénétra facilement auprès de M^{me} Bonaparte, avec laquelle toutes les personnes de l'ancienne Cour avaient des contacts naturels : elle en reçut un déjeuner à la Malmaison ; et durant le repas, parlant de Londres, de l'émigration et de nos princes, M^{me} de Guiche raconta qu'il y avait peu de jours, étant chez M. le comte d'Artois, quelqu'un, parlant des affaires, avait demandé au prince ce qu'on ferait pour le Premier Consul, s'il rétablissait les Bourbons ; ce prince avait répondu : « D'abord Con- » nétable et tout ce qui s'en suit, si cela » lui plaisait. Mais nous ne croirions pas » que cela fût encore assez ; nous élève- » rions sur le Carrousel une haute et » magnifique colonne sur laquelle serait » la statue de Bonaparte couronnant les » Bourbons. »

Le Premier Consul arrivant quelque temps après le déjeuner, Joséphine n'eut rien de plus pressé que de lui rendre cette circonstance. « Et as-tu répondu,

» lui dit son mari, que cette colonne » aurait pour piédestal le cadavre du » Premier Consul? * »

La jolie duchesse était encore là ; les charmes de sa figure, ses yeux, ses paroles, étaient dirigés au succès de sa mission. Elle était heureuse, disait-elle, elle ne saurait jamais assez reconnaître la faveur que lui procurait en ce moment M^{me} Bonaparte de voir et d'entendre un grand homme, un héros. Mais tout fut en vain ; la duchesse de Guiche reçut dans la nuit l'ordre de quitter Paris ; et les charmes de l'émissaire étaient trop propres à alarmer Joséphine, pour qu'elle insistât ardemment en sa faveur : le lendemain, la duchesse de Guiche était en route pour la frontière.

« Du reste, le bruit courut plus tard, » disait Napoléon, que j'avais fait, à » mon tour, aux princes français, des

* Quelques personnes se sont scandalisées mal à propos de cette réponse, pensant qu'elle faisait allusion à la bonne foi des négociateurs ; mais le Premier Consul n'avait en vue que la force des choses et des circonstances ; idée d'ailleurs que l'on trouve reproduite plus d'une fois, sous d'autres expressions, dans le cours de ce recueil.

» propositions touchant la cession de
 » leurs droits ou leur renonciation à la
 » couronne, ainsi qu'on s'est complu à
 » le consacrer dans des déclarations pom-
 » peuses, répandues en Europe avec pro-
 » fusion : il n'en était rien. Et comment
 » cela aurait-il pu être ? moi qui ne pou-
 » vais régner précisément que par le
 » principe qui les faisait exclure, celui
 » de la souveraineté du peuple ? Com-
 » ment aurais-je cherché à tenir d'eux
 » des droits que l'on proscrivait dans leurs
 » personnes ? C'eût été me proscrire moi-
 » même ; le contre sens eût été trop lourd,
 » l'absurdité trop criante, elle m'eût noyé
 » pour toujours dans l'opinion. Aussi,
 » directement ni indirectement, de près
 » ni de loin, je n'ai rien fait qui pût se
 » rapporter à cela : c'est ce qu'auront
 » pensé sans doute, dans le temps, les
 » gens réfléchis qui m'accordaient de
 » n'être ni fou ni imbécille.

» Toutefois, la rumeur causée par cette
 » circonstance me porta à faire rechercher
 » ce qui pouvait y avoir donné lieu ; et
 » voici ce que j'ai pu recueillir.

» Au temps de notre intelligence avec
 » la Prusse, et lorsqu'elle s'occupait de
 » nous être agréable, elle fit demander

» si de souffrir des princes français sur
 » son territoire, nous causerait de l'om-
 » brage, et on répondit que non. En-
 » hardie, elle demanda si on aurait une
 » trop grande répugnance à la mettre à
 » même de leur procurer des secours
 » annuels ; on lui répondit encore que
 » non, pourvu qu'elle garantît qu'ils de-
 » meureraient tranquilles, et s'abstien-
 » draient de toute intrigue.

» Cette affaire se traitant entre eux,
 » et la négociation une fois en train,
 » Dieu sait ce que le zèle de quelque
 » agent, ou même les doctrines du
 » cabinet de Berlin, qui n'étaient pas les
 » nôtres, peuvent avoir proposé ! Voilà
 » sans doute le motif et le prétexte qui
 » donnèrent lieu à cette belle lettre de
 » Louis XVIII, qui fut fort admirée, et
 » à laquelle adhérèrent avec éclat tous
 » les membres de sa famille. Ces princes
 » saisirent avidement cette occasion pour
 » réveiller en leur faveur l'intérêt et l'at-
 » tention de l'Europe qui, distraite par
 » les grands événemens du temps, ne
 » s'en occupait plus. »